

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 11

Artikel: La Boeilanna
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190319>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

témoigné des marques non équivoques de sa sympathie. Un coup de chapeau à elle, pas à lui, pensez donc ! Un clignotement des yeux aurait suffi, dirait-on ?... Dame ! c'était trop délicat ! — La légitime ne doit-elle pas épouser les rancunes de son seigneur et maître ?...

C'est précisément sur ce détail, monsieur le rédacteur, que j'attire votre bienveillante attention. Quelques personnes auxquelles j'ai soumis la question ont répondu qu'il fallait donner le coup de chapeau. Défiant, je me suis retranché derrière ma dignité, prétextant une fin de non-recevoir, qui aurait été pour moi une mortification à laquelle je ne tenais guère.

Vous aurez peut-être l'obligeance de consulter là-dessus M^{me} de Trottenville, qui me paraît être apte à élucider la question.

Veuillez agréer, etc.

Z.

Suivant le désir exprimé ci-dessus, nous avons demandé l'avis de M^{me} Trottenville, notre collaboratrice, qui nous répond comme suit :

Monsieur,

En me demandant mon opinion sur le cas qui vous est soumis et qui vous embarrassse, vous me faites beaucoup d'honneur.

Mais, hélas ! je me sens parfairement inapte à trancher une question aussi complexe que délicate.

Après ça, je ne refuse pas d'en causer un brin ; peut-être qu'en la retournant sur toutes ses faces, l'une d'elles laissera échapper un jet de lumière qui sera la réponse à l'éénigme posée par la courtoisie à l'une des faiblesses du cœur humain.

N'avez-vous pas toujours pensé comme moi, monsieur le rédacteur, qu'en aucun cas on ne doit se soustraire aux lois de la politesse. Celle-ci étant sur la terre la remplaçante de la charité, ou du moins le palliatif de son absence, un procédé poli devrait toujours apaiser le cœur d'un ami offensé.

Donc, saluons en tout temps, en toute occasion celui que hier on faisait profession d'aimer et qui nous a retiré son amitié, peut-être son estime ; saluons-le de même s'il est accompagné de son épouse, saluons celle-ci si nous la rencontrons seule, mais ne faisons aucune différence dans le salut à monsieur ou à madame, pour le degré de froideur, de raideur, de grâce, de courtoisie que nous jugeons d'imprimer à notre coup de chapeau.

Mais voilà !... si l'ami qui subit cette preuve d'imperturbable politesse ne pense pas ainsi, et tient le salut pour un acte d'hypocrisie, il ne le rendra certainement pas, et ça n'est pas du tout agréable. Que faire alors ? Continuer à garder par devers soi la politesse ; mais, pour peu que l'ex-ami ait le caractère ombrageux, il prendra votre persistance pour une ironie ou une provocation, et son ressentiment en augmentera.

Restent la ressource et le devoir de saluer madame elle seule ; ah ! mais ceci devient délicat.

D'un autre côté, s'abstenir de lui donner le signe habituel de déférence, sera difficile à un homme bien élevé.

Puis, si tant est que madame ait épousé les griefs et les sentiments de son seigneur et maître,

je le demande à tous les cœurs féminins, sera-t-elle tout à fait charmée si l'ex-ami de son mari feint de l'ignorer, de ne pas le voir ?

Bon ! nous voilà bien avancés !! Mais non, voici une idée :

Pour contenter monsieur, madame, l'ami, et sauvegarder les principes de la politesse, messieurs, savez-vous quoi ?...

Réconciliez-vous au plus tôt.

Sophie TROTTENVILLE.

La Boeilanna.

Lè dzouvenès dzeins dè per tsi no, l'ont fè onna sociétà dè chant iò tsantont lè quatro partiès et la bassa, et que cllião dâi veladzo vesins ont batsi « la Boeilanna », po cein que quand lè noûtrò ein einmodont iena, cein zonnè tant foo qu'on vâi bin que ne sont pas étiquo. Y'en a surtot iena, cllia que sè dit : « Tonnez, chants de sainte allégresse, l'Echo des bois du Mont vous répondra », qu'est onna tota balla et que po la derè cranameint, faut pas avâi poâire dè s'einroutsi, kâ lâi a mémameint dè la bataille et dè la mitraille per dedein, que cein cheint lo pétâiru et que ne faut pas cein tsantâ coumeint : « Marie, trempe ton pain ». Se lè z'autro veladzo lão diont « la Boeilanna », n'est què dè la dzalozi, kâ ne sont pas fotsus dè rivalisâ po lo boucan dein lè bets iò faut ruailâ et bramâ. Lo vretablio nom dè la sociétâ, c'è que l'on marquâ su lo drapeau, c'est : l'Echo dè la Rebatta.

L'ont décidâ d'allâ ào concou dè Mordze que sè tindrâ la premire demeindze dè juin et sè recordont gaillâ po cein, kâ volliont mémameint ein derè iena sein l'avâi recordâie. Lo régent lè vâo eimbriyi et, on iadzo einmodâ, dévetront ti derè : ré, fa, mi, si, so, la.

Po cein, faut étrè foo po la nota, et l'est porquie n'en volliont min avoué leu que ne cognâissè pas lo papâi dè musiqua, et font férè la vesita à ti cllião que volliont entrâ dans la sociétâ, et se ne repondont pas dè sorta, adieu Hanz !

L'autre dzo, lo grand Sami, qu'avâi enviâ dè s'ein mettrè, est z'u po férè la vesita.

— Cognâi-tou bin lè notès, se lâi fâ lo diretteu ?

— Aloo ! heu, rai, mi, fa, so, la, si, heu.

— Et la mezoura, la clliâ po la bâssa, lo bémot, la demi-pouza, lo soupi et tot lo bataclian ?

— Se cognâisse cein ! asse bin què Notre Père !

— Et la valeu dâi notès : dè la rionda, la bliantse, la nâire, étsétra ?

— Oï.

— Eh bin, dis-mè diéro vaut la bliantse ?

— La bliantse, repond lo grand Sami, le vaut quieinzè centimes, la méma tsouza què la verda. L'X ào bin lo distaque ne coté què 10 centimes.

— Eh bin, fâ lo diretteu, ora, l'est bon ! Te pâo allâ concouri à la Crâi fédérâla et à la pinta dè coumon ; mâ po veni à Mordze avoué no, lâi faut pas sondzi.

Et l'est dinsè que lo grand Sami, po ein avâi su mé qu'on ne lâi démandâvè, n'a pas pu entrâ dein la Boeilanna.